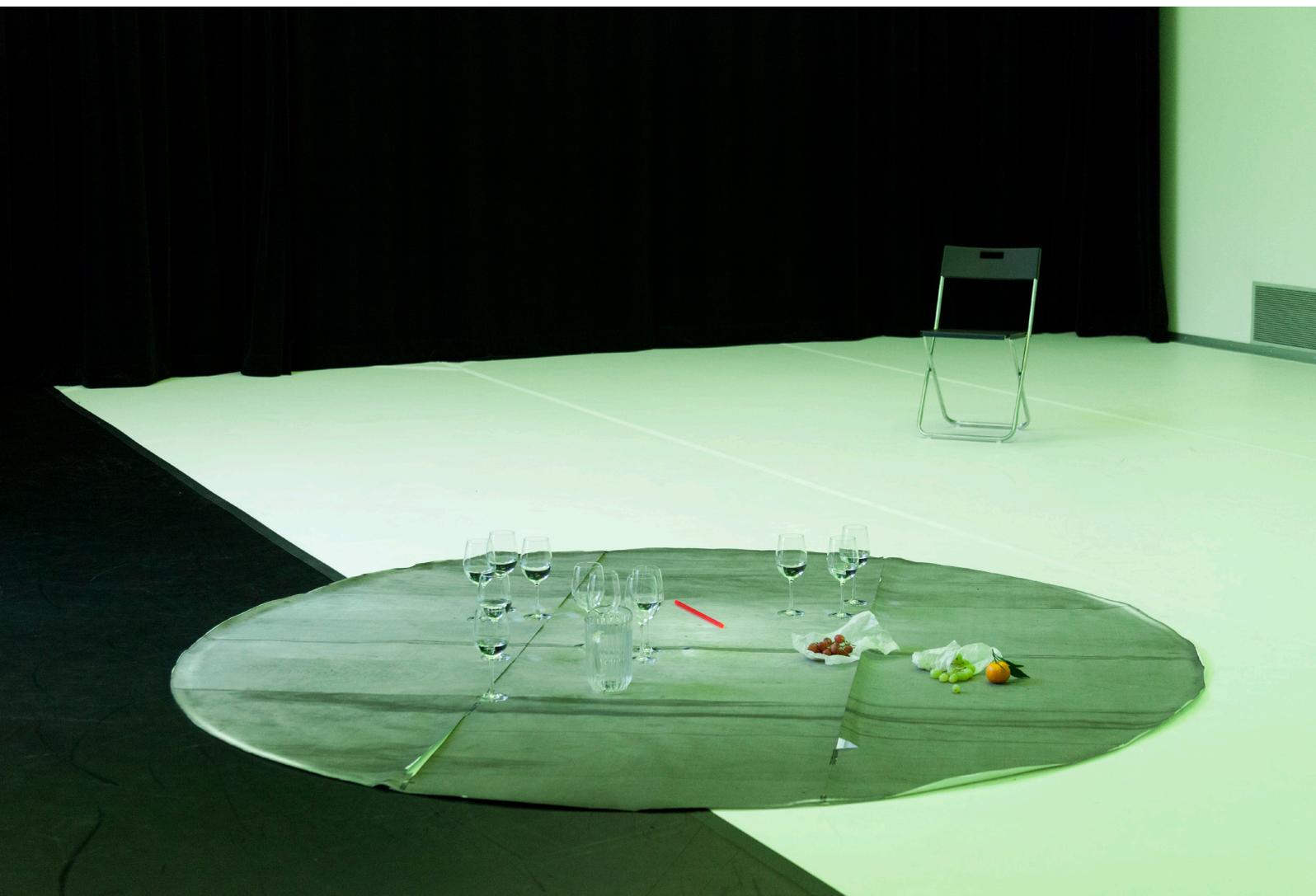


ATTABLER
LA 2È PORTE À GAUCHE
REVUE DE PRESSE



UNE PIÈCE QUI VAUT SÛREMENT LA PEINE D'ÊTRE VUE PLUS D'UNE FOIS

09 DÉCEMBRE 2018 / TIFFANIE BOFFA

Ce vendredi, à l'Agora de la danse, j'ai assisté à une pièce intitulée, *ATTABLER*, fruit du travail de 6 ans de collaboration entre les créatrices et interprètes, Nadège Grebmeier Forget, Katya Montaignac, Emma-Kate Guimond et Véronique Hudon.

Dès l'entrée, dans un studio ouvert, l'audience se retrouve conviée autour de la table pour partager un rafraîchissement tout en recevant un livret, guide du processus créatif. Des conversations se créent alors que les spectateurs explorent l'espace afin de trouver leurs places. Sans le réaliser, une des explorations du glossaire de formes « *Being a Representation of Yourself* », a déjà commencé. De ce fait, dans un format très structuré, une série de propositions chorégraphiques plonge le public dans une discussion philosophique concernant l'identité de l'interprète et des mécanismes de création.

Explorer en mouvement demande une ouverture d'esprit au niveau du contact, de l'écoute et au niveau sensoriel. Les participants testent ainsi ensemble les limites de ce jeu chorégraphique. Ici, il semble que les interprètes souhaitent que le public fasse partie de ce moment de collaboration dans un espace qui se veut libre et interactif.

Toutefois, hier soir, alors que cette notion était claire et définie pour les performeuses, les spectateurs eux, n'étaient pas au même niveau de collaboration.

Alors qu'aucun contact direct n'avait été établi auparavant entre les deux entités, au deux tiers de la représentation, un incident s'est alors produit avec un des spectateurs. Dans l'activité « *Relation Troubles* », l'objectif étant de créer un lien et assumer l'ambiguïté de la relation, une des interprètes commence à toucher et à masser certains des membres masculins du public. L'un d'eux rejette clairement et simplement le contact. Par conséquent, dans une zone ouverte, propice à la coopération, mais aussi aux réactions, il est tout à fait normal d'assister à toutes sortes de comportements. La question se pose donc de savoir si un des objectifs de cette représentation était d'inviter le public à la participation ?

En effet, plusieurs réponses sont possibles : tout d'abord, l'intérêt est peut-être de rendre les spectateurs assez à l'aise pour qu'ils prennent part aux activités, l'invitation se doit alors d'être claire et le contact progressif. Ou, au contraire, le but est de perturber les spectateurs, de tester leurs limites, et alors de les convier à être présents sans interagir. Ceci engendrera différents résultats. Après, il est vrai que lors de la pièce, une des notions abordées était « *d'être la vérité* », alors qu'une autre traitait les pourcentages variés de compositions dans une représentation, ce qui pourrait sous-entendre un jeu autour des conventions du spectacle, testant les réactions des spectateurs.

La fin de la représentation étant un parfait exemple de fin sans fin.

Avec une plateforme de jeux qui laisse libre court à de multiples combinaisons, c'est une pièce qui vaut sûrement la peine d'être vue plus d'une fois.

LEDEVOIR

KATYA MONTAIGNAC ET NADÈGE GREBMEIER : LA DANSE, HORS DU SPECTACULAIRE 01 DÉCEMBRE 2018 / MÉLANIE CARPENTIER

Du beau, du divertissement, de l'émotion. Voilà des étiquettes rébarbatives qu'on colle encore aux œuvres de danse pour en faire des produits culturels. Et si l'on permettait à la danse de s'extirper de la marchandisation des arts du spectacle et de se montrer autrement que sous la forme d'un produit fini servant d'échappatoire au réel ?

Mis en œuvre par la danseuse Katya Montaignac, ATTABLER est un objet atypique proche de l'essai chorégraphique qui fait se télescoper gestes dansés, prises de parole, images plastiques et fragments de texte. Fidèle à l'esprit de la compagnie de faire déborder la danse de ses cadres habituels, la principale tête pensante de La 2e Porte à Gauche s'est associée à l'artiste visuelle et performeuse Nadège Grebmeier Forget pour codiriger ce projet inédit et élaboré sur la longue durée.

Les deux directrices artistiques et leurs collaboratrices — Emma-Kate Guimond, Hanako Hoshimi-Caines et Véronique Hudon — ont tiré matière d'une série de séminaires menée sur deux ans à l'Agora de la danse. Un cadre où des artistes aux bagages pluridisciplinaires ont pu mettre leurs idées sur table et réfléchir autour d'une question de base : « Qu'est-ce que la danse produit (d'autre) ? » En se livrant à l'exercice de penser à partir de la danse, chaque participant a laissé sa trace dans le processus de création ; d'où les présences fantomatiques et les citations invisibles qui viendront teinter les performances des cinq femmes.

Une formule parallèle

« Ce qui m'intéressait à l'origine, c'était d'imaginer le format du spectacle de danse d'une manière plus large et de regarder la danse par des prismes différents et élargis, explique Mme Montaignac. En danse, on a tendance à répéter certains patterns. À La 2e Porte à Gauche, on a toujours travaillé à nous interroger sur ces habitudes, à les modifier et à changer les modalités de réception des œuvres. Notre pari était de mettre la situation de partage de nos pratiques et de nos rituels en amont de la création et de laisser le public en être témoin. »

En se défaisant du dispositif à l'italienne et de la boîte noire, les créatrices ont imaginé un dispositif plus malléable proche de celui de la galerie et adoptant la forme d'un 5 à 7. Il s'agit pour elles de déjouer les codes ordinaires du spectacle, de proposer un type de relation plus engageante entre spectateur et performeur et de mettre en valeur ce qui est habituellement édité de la création pour faire un spectacle : « On ne s'est pas attachées à l'idée de lisser et de polir un spectacle. Pour nous, l'œuvre déborde du temps de la performance. C'est à la fois un prolongement et une trace de nos échanges et de nos relations, qu'on a voulu rendre visibles sous différentes formes. »

Assumer le dissensus

« On est dans un monde qui bouge super vite et qui produit énormément. Un des thèmes qui revenaient dans nos temps de recherche était l'éthique du "care" et le fait de prendre soin. On s'est donc permis de prendre le temps d'explorer sans que la création d'une œuvre devienne une finalité en soi », affirme Nadège Grebmeier Forget, pour qui le fait de travailler en collectif transforme foncièrement l'approche et pose de nouveaux enjeux de responsabilité partagée. Par leur prise de position, les artistes entrent en tension par rapport aux modes de fonctionnement et aux impératifs de production de l'institution qui les accueille. L'idée de résistance, un des principaux sous-thèmes de leur recherche, s'inscrit ainsi à même la forme de l'essai dansé.

« Il est vrai que ce projet est pour nous une façon de résister, même si on se méfie beaucoup de ce terme-là, parce qu'on le trouve un peu galvaudé et presque à la mode. Comme artistes, résiste-t-on encore aujourd'hui ? Si oui, comment ? » se demande Katya Montaignac, soulignant que le terme « résistance » sert de plus en plus de faire-valoir marketing. Préférant écarter la prétention de la résistance par l'art de leur discours, les deux complices ont voulu traiter cet enjeu en l'élargissant à notre société contemporaine. Les réflexions livrées sur ce point dépassent les pratiques artistiques et s'étendent également à la sphère personnelle : « On sait que le milieu de l'art est très surproductif, mais même dans nos vies personnelles, on retrouve à différents degrés ce même impératif de dépassement de soi, de devoir doublement s'afficher, de briller, d'être présent et visible. »

Au fil de ce processus collectif est apparue la nécessité de laisser des interrogations en suspens et de ne pas chercher à tout prix de consensus, mais d'au contraire, laisser résonner les dissensus provenant de la diversité des points de vue des participants aux séminaires. Cette pluralité est un point auquel tient la directrice sortante de La 2e Porte à Gauche, car pour elle, plus il y a de voix, plus l'œuvre gagne à montrer les façons différentes d'entrevoir la création et d'entreprendre le mouvement.

AU BANQUET DES HUMAINS 07 DÉCEMBRE 2018 / LAURIE BÉDARD

C'est autour de cette table, tantôt métaphorique, dessinée au sol, tantôt transportée dans la salle, au besoin, que se réunissent les artistes, les collaborateurs et, bien sûr, le public. L'idée d'une table auprès de laquelle on s'installerait confortablement afin de mettre à l'épreuve, ensemble, des idées, des sensations, des relations entre les choses et les êtres, représente à merveille le projet derrière ATTABLER. La série d'évènements est le fruit d'un long processus entamé depuis 2007 au sein de la compagnie La 2e Porte à Gauche.

Le fantasme du public actif

L'idée était d'ouvrir un espace public afin de rendre possible la diffusion de ce qui avait été proposé et exploré, en séminaire, lors d'une résidence à l'Agora de la Danse puis, par la suite, dévoilé lors de répétitions pendant deux ans. En se distanciant de l'aspect plus spectaculaire, les directrices artistiques (Katya et Nadège) expliquent, en parlant d'anti-spectacle, qu'elles avaient envie de questionner le cadre de la représentation. On sent, en effet, que la matière déborde du spectacle ou, pour le dire plus justement, de la réunion à laquelle le public est convié dans l'espace Wilder. L'espace blanc, éclairé de néons verts et roses, dans lequel sont éparpillés chaises, verres de bulles, assiettes de fruits, offre un support bien différent du dispositif à l'italienne. Il permet de créer une ambiance qui se rapproche davantage de la rencontre (on pense à un vernissage, à un souper entre amis) que du spectacle. À l'intérieur de ce cadre, le public et les artistes se confondent, se mélangent, et sont amenés tour à tour à participer à l'exploration menée.

Un glossaire des formes est inscrit au mur. Il se retrouve également dans le fort joli dépliant qu'on nous tend à l'entrée, à l'endos d'un texte signé de la main de Véronique Hudon. La trame de la soirée suit dans le désordre ce glossaire, qui se présente comme une série d'exercices ou d'explorations à travers lesquelles sont ouvertes des fenêtres sur différentes pratiques, sur différentes mises en rapport entre les aspirations de la danse, de la représentation de soi et des autres. La participation du public est sous-entendue. Déjà, boire un verre, s'installer quelque part dans cet espace, où les artistes circulent au même titre que nous, dans cet éclairage et ce dispositif où nous sommes également vus, nous impose forcément un rôle. Loin de se trouver en danger, le public est traité avec soin : même dans le risque, les artistes façonnent un espace où la bienveillance l'emporte largement sur l'inconfort que tout humain normalement constitué ressent devant la présence des autres.

Entre les dévoilements, les confessions et les explorations se creuse un bref instant communautaire, où l'idée de la solidarité est exacerbée par la confiance dont font preuve les artistes envers le public. Ces derniers évoluent volontairement dans l'espace, à travers l'assistance, jouant avec ceux qui la composent, leurs demandant parfois de se déplacer. Un micro est laissé de longues secondes seul, au milieu de l'espace, accompagné d'un bâton de parole. Tous se regardent et s'interpellent. On se prend à espérer qu'un locuteur imprévu prenne la parole. En même temps, il y a un doute, un risque. Une sorte de combat se joue entre le care dont les artistes nous enveloppent, et qui permet un rapide confort, et la retenue qui vient naturellement à tous, en public. Si quelqu'un avait le malheur de dire quelque chose d'ennuyant, d'hostile, quelle serait notre réaction ? On se retrouve devant sa propre limite, tendu par la question du risque. Jusqu'où s'étend ma patience, mon amour, mon acceptation de l'autre ?

Quelque chose bascule peu à peu lors de ce processus de démonstration, et c'est l'un des grands intérêts de l'évènement : en exposant la question du risque, de la représentation de soi, de ce qui fait – ou non – spectacle, la pièce se retrouve à interroger le spectateur, posant sur ses épaules l'enjeu de sa pertinence. C'est un acte de confiance absolu que seuls des gens convaincus par la pertinence de l'art pourraient se risquer à poser. Attablant place le public au centre de cette conviction.

Revendiquer l'imperfection

On le sent, on le sait, il y a bel et bien une expertise derrière les actes qui se déroulent devant nous: elle est constituée du savoir et de l'expérience de celles qui performant. Chacune est habilitée à présenter quelque chose de pertinent, à faire advenir le spectacle – ne serait-ce que la question du spectacle, ou son contraire –, mais lorsque celui-ci se penche sur l'idée d' « être ensemble », tous les participants deviennent susceptibles de fournir des propositions. Tous ont le terrible pouvoir de changer le cours de l'évènement.

C'est une façon de revendiquer l'imperfection, peut-être même de mettre en place l'imprévu. On y voit une volonté assumée de montrer l'immontrable, le secret, ce qui frôle le léger malaise. De cette exposition du doute émerge la force des individus qui la portent. Le micro, le soir de la première, est demeuré entre les mains des artistes, mais quiconque offrait son regard aux autres a forcément senti une détente progressive l'envahir peu à peu. Certains s'étiraient au sol, s'échangeaient de brèves paroles ou des regards compatissants.

En travers du cadre

Ce qui fixe le projet, ce qui lui offre une autre forme de résistance, disent les artistes, c'est l'aspect rituel. Au cœur de ces rencontres (tant les séminaires que les répétitions ou les représentations) se loge une suite de quêtes. Ce qui est exploré l'est dans la durée, et l'intention qui porte ces explorations perdure et dépasse le cadre du spectacle, peut-être même de la pratique. Ce qui importe, au final, n'est pas le résultat qu'on escompterait d'habitude, mais peut-être son envers: ce qui accompagne d'ordinaire une pièce, de façon silencieuse, et qui permet qu'on porte sur elle un regard autre.